

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants





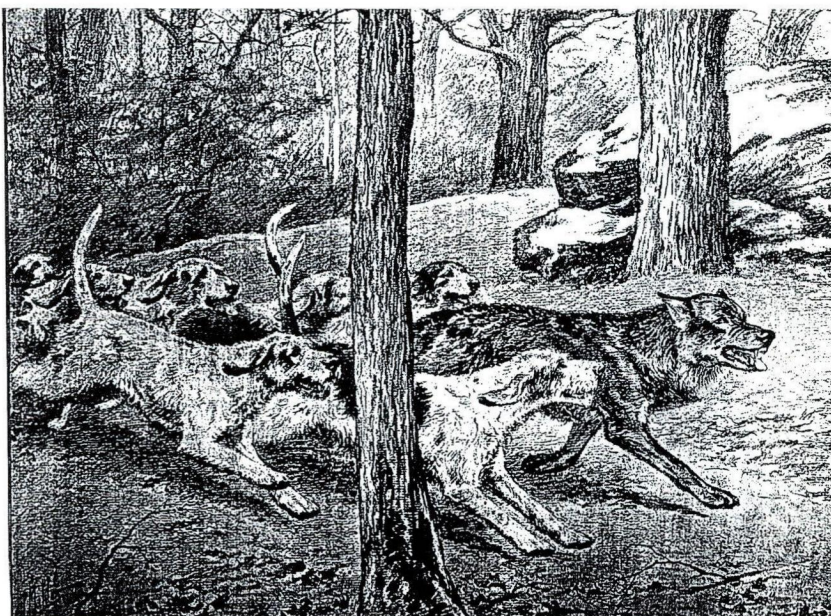
VÉNERIE D'AUTREFOIS

Encore active dans les dernières années du XIX^e siècle, LA VÉNERIE DU LOUP EN BRETAGNE

L'hiver 1880 fut particulièrement rigoureux dans l'Ouest de la France. Il y régna, c'est le cas de le dire, un froid de... loup. La nuit du 6 janvier, le cavalier Le Glazig, du 24^e régiment de dragons, montait la garde à la porte du quartier du Guesclin à Dinan. Vers minuit, un léger crissement sur la neige le fit sortir de la torpeur habituelle aux sentinelles et il vit venir à lui un loup qui s'approcha, puis s'arrêta, la mine menaçante, à quelques mètres. Le factionnaire prit son mousqueton et tapa de la crosse sur le bois de la guérite, puis commença à dégager son sabre du fourreau. A ce bruit, le loup fit un bond par dessus un tas de neige et s'enfuit vers les hauteurs de Casse-Pot.

A la même époque, aux environs de Morlaix, des marchands de bestiaux qui rentraient assez tard de la foire, furent attaqués par un loup qui sauta à la tête des chevaux. Il fallut plu-

Source : « La Chasse Illustrée »



« Hallali courant d'un grand loup ».

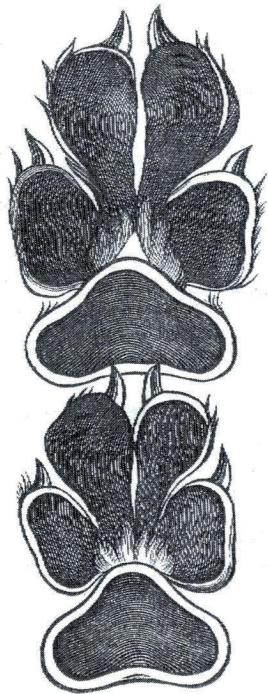
sieurs coups de revolver pour faire lâcher prise à la bête qui se sauva en hurlant. Aux portes de Quimper, on trouvait les traces des fauves qui venaient fouiller dans les tas d'ordures ménagères. Finistère, Morbihan et Côtes-du-Nord voyaient se renouveler de véritables massacres de moutons, de chiens de garde ou d'agrément.

Mais l'horreur restait à venir lorsqu'on apprit ce qui s'était passé près de Baud, dans le centre de la province. Le 25 janvier 1880, un cultivateur avait enfermé pour la punir sa petite fille dans une grange tandis que le reste de la famille se rendait aux champs. Un loup passa d'aventure, sauta sur le toit de l'appentis – en mauvais état – et réussit à pénétrer à l'intérieur. A son retour le père ouvrit la porte et fut bousculé par l'animal qui s'enfuit. Sur le sol gisait la pauvre enfant égorgée et à moitié dévorée...



Si j'ai rappelé ces quelques faits divers, c'est qu'on a peine à s'imaginer qu'il y a un siècle la plupart des bois et forêts de l'ouest (et d'ailleurs aussi) recelaient encore des hôtes aussi dangereux, mais dont la présence était tout à fait familière aux populations.

L'apparition imprévue au détour d'un chemin, au coin d'un buisson, d'un grand ou d'un petit loup était



Devant

Derrière

Pied d'une vieille louve.

un élément du quotidien auquel il fallait faire face, et devant lequel les anciens Bretons, gens durs et courageux, ne reculèrent jamais. Jusqu'à l'extermination de la race, aux alentours de 1900, la densité du loup en Bretagne fut assez importante pour que les autorités encouragent vivement sa chasse par tous les moyens.

Voici, par exemple, l'état annuel des loups détruits par les lieutenants de loupeterie au cours de la saison 1878-1879 :

Côtes-du-Nord : 41 animaux

Finistère : 52

Ille-et-Vilaine : 13

Morbihan : 12

Loire-Inférieure : 2

soit 120 fauves au total.

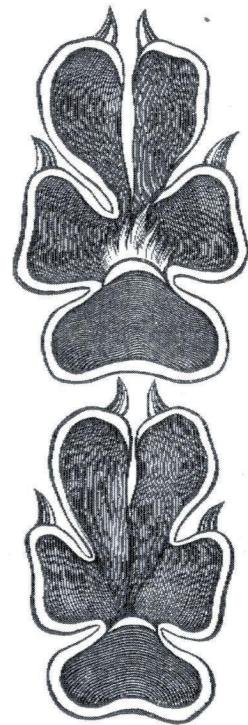
A titre de comparaison, la province Poitou-Limousin faisait état pour la même période de 126 détruits, dont 41 dans la Vienne, fief de M. de La Besge. La différence est minime. Or, si le souvenir des exploits des loupetiers poitevins est toujours vivace un siècle après, on ne parle guère des loupetiers bretons, et pourtant...

Ouvrons donc les portes du temps passé et, que les familles m'en excusent, il me sera impossible de citer tous les veneurs et loupetiers de Haute et de Basse Bretagne, tout le monde à la campagne ayant chassé, peu ou prou, le loup au siècle dernier.

Au temps jadis, je veux dire au Moyen Age, les ducs de Bretagne avaient des chiens à loup, c'est évident. Il semble que ce genre de déduit ne les passionnait pas spécialement et que les capitaines des chasses déléguaient à un sergent-loupier la mission de détruire les fauves en question. Œuvre d'utilité publique certes, mais de chasse à force, c'est-à-dire de vénerie, on peut en douter.

De par l'étendue de leurs fiefs, la maison de Rohan se distingua par contre par l'administration de ses forêts et l'excellence de ses chiens. Le « coutumier des bois », établi en 1613, nous donne des détails intéressants :

« Le vicomte Jean de Rohan était chargé par le duc de Bretagne de "l'entretenement" de la vénerie et touchait à cet effet 160 livres par an. Si le sanglier était chassé aux rets et filets, les cerfs, daims et chevreuils étaient courus et achevés à l'arme blanche. Quant aux loups, voici qu'écrivait Jean Clamorgan, contem-



Devant

Derrière

Pied d'un vieux loup.

porain de Charles IX, veneur enragé, comme chacun le sait :

« Sur cent mille (?) chiens courants que nourrit la France, pas un n'est capable de sortir un loup du bois. A la vue de l'animal, leur poil se hérissé, ils tremblent, s'enfuient ou sont dévorés... tandis que les Rohan, avec un seul de leurs lévriers, le font déguerpir ! »

Il n'y avait pas que les lévriers mais surtout les chiens fauves d'une en-



durance telle que le duc de Montbazon, grand veneur de France, fournit à la louveterie royale une meute de chiens bretons qui, écrit Robert de Salnove, n'avaient pas leur pareil dans tout le royaume. Qui dit mieux !

A Guémené-sur-Scorff – les Rohan étaient princes de Guémené – la tradition voulait que l'on simula une exécution pour fêter la prise d'un loup par l'équipage de la princesse, alors Anne de Rohan en 1700. A la sortie de la ville, on pendait le loup à un chêne sur la route de Pontivy, les exécuteurs étant des membres de la corporation des cordonniers qui recevaient : « 2 estameaux de vin, 3 pains gris et 6 petits pains de froment ». Rituel hautement symbolique. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, le pouvoir politique enjoint régulièrement aux intendants de provinces d'exterminer les loups, mais cela restera un problème très secondaire alors que les ruraux le ressentaient comme un fléau quotidien. Et ce n'est pas pendant la période révolutionnaire que les autorités s'aviseront de revoir 100 à 150 hommes armés pour faire des battues au loup... il y a trop de chouans dans les bois.

Dès le début de l'Empire, Napoléon rétablit la charge de grand veneur (le maréchal Berthier) et le 22 mars 1805 paraît « L'organisation de la louveterie ». Ainsi les nobles, pour ceux rentrés d'exil ou qui étaient passés en maille du filet à ci-devants, redevinrent les spécialistes de la chasse au loup, apanage de leurs ancêtres. Le retour des Bourbons sur le trône les confirme dans cette voie, bien que... Le 30 mars 1825, le comte de Girardin, premier veneur

de Charles X, écrit d'un ton sévère aux préfets :

« MM. les lieutenants de louveterie montrent peu de zèle quant à la destruction des loups... certains n'ont même pas d'équipage... il m'est revenu aux oreilles que les battues ne servent qu'à déplacer les animaux ! »

Bretagne, vers 1803, l'administration consulaire lui confia la louveterie pour le Morbihan et le Sud-Finistère. Il se mit à courir le loup avec des Fauves de Bretagne et sa renommée fut telle que – raconte Alain de Pluvié dans ses mémoires – un siècle, après les paysans du Faouët entendant de belles menées



Habitat du loup dans les forêts bretonnes au milieu du XIX^e siècle.

En Bretagne, il y a des gens sérieux et, en 1828, sont confirmés dans leurs fonctions de louvetier, entre autres : le comte du Botdérù, le comte de Châteaubourg, le comte de Langle, MM. de La Sauvagère et Le Chapelier.

Victor du Botderu de Kerdreho (1764-1834) fut une personnalité originale qui devint très populaire en Basse-Bretagne. Type même du seigneur campagnard de l'Ancien Régime, il avait émigré pendant la Révolution et à son retour en

accouraient en criant : « Chass Botdérù, chass Botdérù ! ».

Lorsqu'il invitait ses amis, on servait, paraît-il, des hures de sangliers tous les soirs... son équipage était des plus rustiques en ce qui concerne le personnel : de jeunes Bretons qui servaient les chiens en courant à pied à une vitesse fantastique, mais c'était alors le seul moyen de suivre dans les landiers d'ajoncs où les chevaux refusaient de pénétrer. Après sa mort, on se cotisa à l'initiative de son ami M. de Saisy pour lui



*Bouton
de l'Equipage Botdéro.*

Source : « Deux Siècles de Vénerie » - H. Tremblot de la Croix et B. TOLLU



Projet du monument élevé en souvenir du Comte du Botdéro.

élever un monument en forêt de Kerjean.

*
* *

Un peu plus jeune, Paul de La Celle, comte de Châteaubourg, vit le jour à Fougères le 7 mars 1788, à la veille de la Révolution. Sa mère était née Bénigne de Châteaubriand, sœur de l'illustre François-René. Dès son enfance, Paul de Châteaubourg eut la passion de la chasse et spécialement de celle du loup. Sa maison, le château du Plessis-Pillet à Dourdain était au centre d'un triangle formé par les forêts de Liffré, Rennes et Chevré.

Par commission royale de mai 1818 – il a donc 30 ans – le voilà nommé

lieutenant de louveterie, charge qu'il conservera pendant 28 ans, soit jusqu'en 1846. Quand Louis-Philippe succède aux Bourbons, il est suspecté de tiédeur envers le nouveau régime et sa commission de louvetier lui est retirée en 1839, mais comme il n'y a pas de remplaçant aussi compétent, le préfet écrit au directeur général des Eaux et Forêts et il est réintégré !

Son équipage était constitué de 20 à 25 chiens anglo-bretons qui servaient aussi aux chasses de sanglier. Tenue simple de drap vert sans galon avec un bouton portant une tête de loup, gueule ouverte à gauche.

Le personnel comprenait un piqueux à cheval et trois valets de chiens.

L'élevage devait être bon puisque c'est du chenil du Plessis-Pillet que sortit Marsillau, le fameux chien acheté vers 1835 par Prosper de Boisfleury et qui fut le « roi des chiens de loup » au pays de Guéméné-Penfao.

Le palmarès de M. de Châteaubourg est impressionnant : plus de 800 loups détruits, ce qui est tout à fait vraisemblable puisqu'il chasse dès l'âge de 18 ans jusqu'à sa mort (1847) pendant 40 ans, soit une moyenne de 20 fauves par an (nous n'avons pas le décompte des bêtes noires). Dans son numéro du 9 janvier 1842, le journal Le Vitréen informait ses lecteurs que : « mercredi dernier, M. le comte de Châteaubourg, lieutenant de louveterie du département d'Ile-et-Vilaine, a tué un énorme loup de 6-7 ans qui se-



*Bouton
de l'Equipage de Châteaubourg.*

maît l'effroi dans plusieurs communes autour de Vitry. Ce loup est le treizième détruit par M. de Châteaubourg et était accompagné d'une louve qui a échappé à la meute. » Aussi lorsqu'une lettre de l'Inspecteur des Forêts, le 6 août 1846, le couvre de fleurs mais lui annonce sa destitution (sans doute le trouve-t-on trop âgé pour chasser le loup à 58 ans) et lui conférant l'honorariat, il réagit avec esprit : « Homme dévoué pendant quarante ans à la chasse aux loups, j'y ai sacrifié ma santé et ma fortune... mis de côté aussi légè-



ment, au détriment de cultivateurs qui penseront avec raison qu'un titre honorifique ne met pas leurs troupeaux à l'abri des ravages des loups. »

A la même époque, aux confins du pays nantais et de la Vilaine, non loin de la forêt du Gâvre, vivait Pierre du Cambout, marquis de Coislin. C'était un des plus gros propriétaires fonciers de Bretagne. Lui aussi a émigré et, de retour sur ses terres de Carheil-en-Plessé, s'est remis à la chasse. Habilement, il a ob-

ces chiens-là n'en voulaient pas... La solution vint grâce à M. du Botdér, qui se trouvait être le beau-frère de M. de Coislin, et dont nous venons de parler. Les Fauves de Bretagne, anciens chiens des ducs, étaient donc toujours à l'honneur et firent merveille sur la voie du loup. A la mort du vieux marquis, Adolphe, son fils aîné, se mit à la mode an-

près de Rennes un des chiens de M. de Châteaubourg, le nommé Marsillau, excellent chien qui fut le géniteur d'une lignée à loup remarquable. En 1837, Prosper de Boisfleury tua 29 loups en les chassant à pied, à la course, comme chez M. du Botdér, les landiers ne permettant pas l'emploi d'un cheval. Lorsqu'il mourut en 1869, il n'y avait presque plus de



*Bouton
de l'Équipage de Coislin.*

tenu du roi Louis XVIII le droit de chasse en forêt domaniale du Gâvre qui jouxte ses terres, ce qui lui permet de découpler sur un territoire de 10 à 12 000 hectares. Mais ce pays-là à l'époque était un océan de landes de bruyère, de fourrés d'ajonc, peuplé de sangliers et de loups.

Après la Chouannerie, les autorités ne sont pas chaudes pour distribuer des fusils aux paysans et c'est donc aux anciens seigneurs qu'est dévolue la charge de détruire les bêtes fauves. Avec son piqueux La Branche et surtout son chef des gardes, le vieux Praud, M. de Coislin remonta sa meute en chiens Anglo-Français, avec succès sur le sanglier ; mais ce fut l'échec dès qu'il s'agissait d'attaquer un loup,



Source : « La Chasse Illustrée »

Un équipage de Fauves de Bretagne.

glaise. Les piqueux, les valets, les cochers, tout le monde porta l'habit rouge, ce qui ne l'empêcha pas de démonter, sa fortune très ébréchée, dès 1840 et le domaine passe au prince de Joinville.

Le marquis de Coislin avait un jeune voisin, très assidu aux chasses et qui se révéla un chasseur de loup émérite. Pierre-Prosper Potiron de Boisfleury a 26 ans lorsqu'il constitue son équipage en 1830. Il a la chance d'acheter

loups dans le pays mais ses trois fils, Louis, Henry et Arthur, continuèrent le vautrait et leurs descendants chassent toujours aujourd'hui.

*
* *

Revenons dans le sud du Finistère pour rencontrer un veneur plus connu que les précédents puisqu'il a laissé des souvenirs à la fois plaisants et précis quant à la technique de la chasse à courre du loup : « Mes



Photo courtoisie

Loup tué dans les Côtes-du-Nord en 1880.

chasses de loups », ouvrage paru en 1891. Il est difficile de résumer ces pages de menées au loup absolument passionnantes, qui vous entraînent dans des territoires sauvages, aussi difficiles que les brandes du Poitou et du Limousin, le froid en moins mais la pluie et la tempête en plus.

Que l'on sache que le baron Halna du Frétay est nommé à 22 ans lieutenant de louveterie pour le Finistère où sa famille, installée au Vieux-Chastel en Kerlaz (près de Locronan), possède un patrimoine foncier important dans cette région des Montagnes Noires. Le paysage est encore à l'état brut, les grands défrichements ne seront achevés qu'à la fin du XIX^e siècle. Ces territoires quasi-vierges, avec de mauvais chemins constituaient une réserve extraordinaire en animaux de tout poil et où les loups régnaient en maîtres, ayant leur garde-manger sous la patte.

Avec des chevaux de premier ordre dont sa célèbre jument de pur-sang

Eclipse, un élevage de bâtards Anglo-Poitevins sorti du colossal Lucifer et de Tintamarre, chienne de Vendée, qui filaient comme des flèches, le jeune Maurice du Frétay se permet à 27 ans quelques petites chevauchées peu ordinaires confinant à l'exploit. En voici un exemple.



Maurice Halna du Frétay.

L'hiver 1860, l'équipage est en déplacement à Brasparts, près de la forêt du Cranou. Au rapport les piqueux ont connaissance de loups dans la montagne d'Arrée, aux landes de Sizun, 200 à 300 mètres d'altitude, 20 kilomètres de diamètre, un vrai régal pour courre le loup. Départ à 4 h du matin, arrivée à 7 h pour retrouver le valet de limier et casser la croûte. On découple sur une voie de la nuit et on rapproche sur 8 km avant d'attaquer. La meute se divise. Le maître d'équipage suit seul un paquet de 15 chiens qui couvrent un loup dans un ruisseau au Cranou. Puis il entend sonner au loin et rallie son premier piqueux qui, avec 12 chiens, a pris un second loup. Où est le second piqueux ? Appels de trompe dans le lointain, le voilà avec le reste des chiens et il a lui aussi un loup en travers de la selle. Il n'est que deux heures du soir et il faut continuer : « Nos admirables rapprocheurs ne nous font pas défaut... » écrit-il, « et après 12 km nous sonnons le 4^e lancé ». Après une chasse fantastique menée à un train d'enfer, le loup est pris dans un jardin au port du Faou à la nuit. L'arrivée à Brasparts à 1 heure du matin fut évidemment triomphale avec les 4 loups forcés dans une charrette !

Et puis, en 1873, après 20 ans de succès, Maurice du Frétay tourne la page de la chasse et va se consacrer jusqu'à sa mort (en 1901) à l'archéologie et aux minéraux dans sa région de la Cornouaille. Bien qu'il ait pris un nombre important de sangliers – 30 bêtes noires pour la seule saison 1871-72 – il apparaît que seul le courre du loup le passionnait. Or ceux-ci étaient en voie de disparition

Source : « Deux Siècles de Vénérerie » - H. Tremblot de la Croix et B. Tolla



soit par le poison, soit par des battues de fusillots dont il avait une sainte horreur, ses chiens ayant reçu parfois des volées de grenaille dont des boutons de guêtre !

Le baron Halna du Frétay avait inscrit 344 loups à son tableau. Après lui, les prises de loups forcés devinrent sporadiques et la plupart des meutes bretonnes chassèrent majoritairement le sanglier.

*
* *

Dans le pays de Redon, entre 1830 et 1865, existait un élevage remarquable pour les chiens de loup. C'était l'œuvre du vicomte Victor de Pioger, au château de Beaumont. Maurice du Frétay, tout jeune, suivit chez lui quelques chasses et dit son admiration : « Chevaux excellents et chiens splendides, avec quelle maîtrise chassaient MM. de Pioger, de Rengervé, Le Bastard de Villeneuve, de Chappedelaine, du Halgouët et Foucher de Careil... » C'était des bâtards du Haut-Poitou (toujours Persac !) croisés avec de l'Anglais. Chaque saison des déplacements avaient lieu dans la presqu'île guérandaise chez le comte de Chomart qui hébergeait le vautrait dans son chenil de Kerdavy. Lorsque le comte François de La Rochefoucauld monta l'Equipage de Fresnay, c'est chez M. de Pioger qu'il alla chercher un étalon de bonne race, Eclairer, fils de Sobriquet et d'une chienne de M. de La Besge.

Voici les derniers loups du Gâvre. Autour de ce grand massif, les terres furent défrichées sous le Second Empire, les routes empierrées per-

Source : « Deux Siècles de Vénerie » - H. Tremblot de la Croix et B. TOLLU



Equipage de La Giraudais.

mettant une circulation aisée, l'armement du chasseur perfectionné (Le Lefauchaux), tout cela restreignit le biotope du loup en quelques décennies. Si la guerre Franco-Prussienne en a ramené dans l'ouest à la suite des armées, on peut dire que 10 ans après, vers 1880, l'animal se fait très rare et les lieutenants de loupveterie-veneurs ne manquent pas une occasion de découpler sur le loup. Voici les trois dernières prises de loup, à notre connaissance bien sûr, faites en Loire-Inférieure à cette époque.

En 1875, le baron Clément de Lareinty dont le chenil était à Chassenor en bordure de la forêt du Gâvre, attaqua un grand loup que l'on fatigua en donnant des relais successifs, sans lui donner le temps de souffler. L'animal déboucha, passe le canal et fit 30 km avant d'être coiffé par les chiens en forêt de la Bretesche, près de Missillac.

Cinq ans plus tard, le châtelain du Verger à Bouvron, le comte Paul de Serrant, fit donner son vautrait sur un loup qui, lui aussi, déboucha et fut rattrapé et pris dans les marais près de Savenay. L'année suivante, en no-



*Bouton
de l'Equipage de Kerdavy.*

vembre 1881, Louis de La Haye Jouselin lança un beau loup non loin de Derval à 9 h du matin. La chasse – assez fantastique comme parcours – se termina à l'orée de la forêt de Rennes, soit au minimum 70 à 75 km par des chemins défoncés le plus souvent.

Il faut dire que M. de La Haye Jouselin avait une écurie de pur-sang de premier ordre (Jockey-Club



oblige) et des chiens anglais excellents dont le fameux Bengali, naturalisé avec le loup qu'il avait forcé » ce jour-là.

*
* *

Après, la vénerie du loup ne fut plus que souvenirs en Bretagne, les derniers fauves – il y en eut jusqu'à la Grande Guerre – étant tirés au hasard des rencontres.

Qu'en reste-t-il ? Quelques têtes sur des murs de manoirs bretons, quelques animaux sur pied naturalisés dont deux superbes au Muséum d'Histoire naturelle de Nantes :

– un grand vieux loup tué en 1886, beau gris et blanc, tiré du côté de Loudéac

– une louve grise abattue en forêt de Paimpont en janvier 1884.

Il y a quelques années, on pouvait encore voir au moulin de Gournava, près de Rochefort-en-Terre, des pieds de loup cloués aux murs, témoins incontestables de l'épopée de Louis de Tinguy, ce veneur enragé de loup qui, dit la tradition familiale, en aurait pris plus de 2 000 dans les landes de Lanvaux et en Paimpont.

Dans son roman « Chien de feu », l'écrivain Georges Bordonove a merveilleusement campé ce fou de chasse à cette époque du crépuscule des loups.

Kenavo bro ar bleizi ! (en breton : adieux pays des loups !)

Claude Pédrion

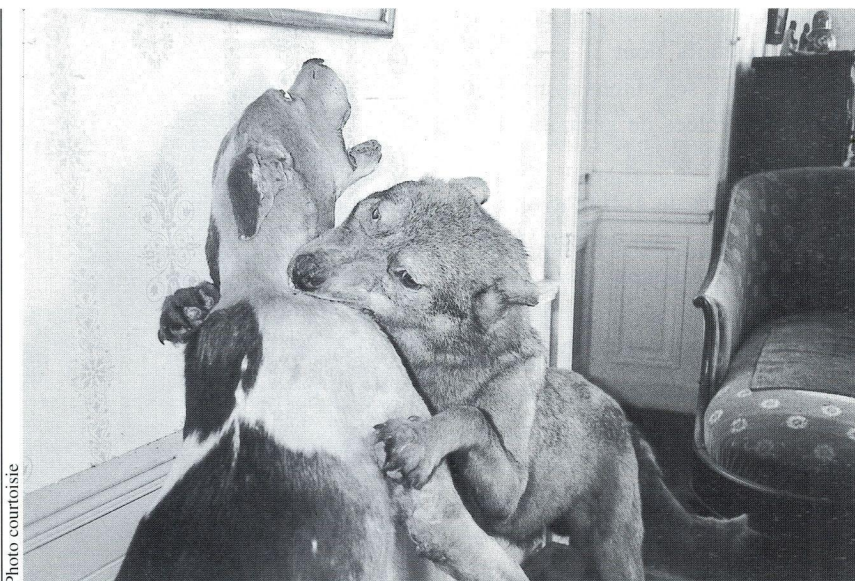


Photo courtoisie

La mort de Bengali (Château du Fond des Bois).

SELLERIE - HARNACHEMENT
ARTICLES D'ÉCURIE - POLO ET VÉNERIE

R. MOTARD

SELLIER

SELLES
sur mesure

NEUF &
Réparations

*De père en fils
une sellerie de qualité*

3, rue du Débarcadère
Près place Saint-Ferdinand

PARIS (XVII^e) - Tél. 01.45.74.87.26